

Moi-même quand je jure que je n'en fais pas, je suis convaincu d'être plus menteur qu'un Parthe, et le soleil n'est pas levé encore que je demande mon pupitre, une plume et du papier.

§

Le Courrier musical (1^{er} juin) donne le texte d'une causerie faite par M. Camille Mauclair sur *l'Héroïsme de Liszt*, avant un concert où M^{me} Jane Mortier, avec la fidélité d'une grande artiste, a interprété notamment *la Sonate à Schumann*, avec une puissance, une émotion dignes de cette belle œuvre.

M. C. Mauclair s'est attaché à reviser le jugement de la foule qui voit en Liszt un « roi du piano ». Il le montre en quelque sorte comme le protecteur constant, le guide de Richard Wagner, l'homme qui prépara la gloire de Berlioz, de Schumann, de Chopin, a encouragé Borodine, Moussorgski, et prévu César Franck.

Il n'existe pas, dans l'histoire de tous les arts à toutes les époques, une figure plus belle par l'abnégation. Mais cette abnégation n'avait rien du sacrifice qui s'entache d'un défaut de confiance en soi, rien de découragé : elle n'était que l'une des formes d'affirmation d'une formidable volonté intelligente, courageuse devant tout, sauf devant la concession. On y peut mesurer l'union très rare de la force et de la délicatesse infinie. Le jour où Liszt discerna dans Wagner un génie dramatique que Wagner ne soupçonnait peut-être pas lui-même et rêvait d'atteindre sans savoir qu'il le portait en soi, ce jour-là Liszt, qui venait de créer toute une musique et avait tous les moyens de faire à lui seul le wagnérisme, Liszt dut avoir quelques heures de méditation vraiment sublimes, de joie douloureuse. Il comprit être en présence d'un prédestiné, et il résolut non pas de s'effacer devant un homme, mais devant les fins glorieuses de la musique. Il avait préparé les routes, il se donna pour mission de faire non pas le drame wagnérien, mais son auteur : il ne donna pas *Tristan* au monde ébloui, mais il lui donna Wagner — et il fit plus : il donna Wagner à lui-même, il le protégea, le mit sur la voie, le modela avec une patience merveilleuse. Il lui donna sa bonté, son génie, son temps, son indulgence, son sang : et en travaillant à la grandeur de Wagner il ne songea pas une minute qu'il travaillait à sa propre grandeur, et que ce qu'il n'avait pas fait pour laisser Wagner l'accomplir compterait dans la composition de sa figure devant l'histoire, au même titre que ses plus nobles chefs-d'œuvre personnels. On nous parle souvent de ces heures exceptionnelles, de ces moments psychologiques où les grands hommes s'interrogent, rencontrent une idée sublime, et on nous convie avec raison à considérer de telles heures comme des spectacles aussi beaux, aussi honorables pour l'humanité que les heures de grandes victoires décidant le destin des empires. On nous les cite comme les attestations de cet héroïsme intérieur qui égale et même surpasse l'héroïsme visible. Eh bien ! l'heure où Liszt résolut en sa conscience de s'effacer en Wagner, de faire de toute sa vie à venir un constant sacrifice en faveur du génie deviné par le sien, cette heure de renoncement pourra compter parmi les plus belles, les plus hautement morales et les plus fécondes que

l'héroïsme psychologique ait connues. Nous sommes là sur un des sommets de la méditation humaine, au moment où Liszt, comme Kundry, considérant le jeune Parsifal, prononça simplement ce mot : « Je veux servir. »

Sur la musique de Liszt, M. Camille Mauclair s'exprime en ces termes heureux :

Peu de musiques sont individuelles au degré de la sienne. Si tous nos efforts doivent tendre à lui rendre une tardive, mais pleine justice, non seulement en tant que grand créateur de formes musicales, mais encore en tant que maître au plus beau sens du mot, si nous nous appliquons à révéler dans ce grand musicien un grand homme par le caractère, la générosité, l'abnégation intelligente, l'altruisme, la foi, ses lettres, ses critiques, les actes de sa carrière nous peindront moins nettement encore sa physiologie morale que sa musique où il s'est confessé tout entier. Un sentiment y domine, dans les commentaires de poèmes comme dans les œuvres religieuses, dans les rapsodies toutes frémissantes du génie slave comme dans les impressions de voyages ou les caprices fantastiques, et ce sentiment, c'est la conscience d'une volonté héroïque, jamais faiblissante, jamais démentie. Toujours, dans Liszt, l'élan de spiritualité qui jaillit de la passion ou même de la douleur a quelque chose de protestataire. C'est la fierté du croyant qui craint Dieu, mais compte sur lui, et même l'extase ne se traduit jamais par un abandon du rythme, mais par son renforcement.

MEMENTO. — *La Revue critique des Idées et des Livres* (25 avril-10 mai) a fait paraître ses deux premiers numéros. On y trouvera des écrits conçus dans le but de ramener la France dans les « voies traditionnelles », par la méthode d'un « Empirisme organisateur », selon le « beau nom » dont cette méthode fut appelée par un « Maître de la Pensée française ». Ce doit être M. Charles Maurras qui est le maître à penser de quelques personnes d'action. Cette publication est intéressante à consulter, pour ceux que la réaction divertit. M. Pierre Gilbert y écrit sur *Le Sémitisme au Théâtre* des pages curieuses par leur excessive partialité.

La Nouvelle Revue (1^{er} juin). — M. S. Reinach : l'Idée du péché originel.

Revue Bleue (30 mai) contient « l'Autre », un acte en vers de M. A. Dumas ; — de M. E. Tissot : L'Italie musicale ; — de M. E. Pilon : La Vallée de la Thève.

La Femme contemporaine (juin) donne un François Coppée par M. Jules Lemaitre.

La Revue de Paris (1^{er} juin), avec des vers inédits de feu M. Sully-Prudhomme, publie un « Prince Bojdar Karageorgevitch » qui est un beau portrait signé Judith Gautier.

Vers et Prose (mars-avril-mai) contient des poèmes en prose de M. André Suarès, des ballades françaises inspirées à M. Paul Fort par les paysages d'Ile-de-France, la suite du roman de M. Paul Leclercq : « Les aventures de Bécot et de Falourdin » ; — « Le Coquemar », par Mme Burnat-Provins, écrivain au style original et savoureux.

Les Entretiens idéalistes (25 mai) : « Villiers de l'Isle-Adam, conteur », par M. A. de Bersaucourt.